L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 92 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE 16 DECEMBRE 1883.

BULLETIN ARTISTIQUE.

IV.

Le monopole de Candia et Mario.—Une grande époque. — Sel et Poivre.— L'Opéra—La Traviata—Mlle Jouanny—MM. Lucotilier, Mangé—M. Tournié à Nantes — Camille—Mlle Clara Morris—Un centenaire.

Paris qui, depuis plus d'un quart de siècle, vivait au régime de M. Villarat, une voix fort acceptable, sans doute, mais un artiste nécessaire ne pouvant prétendre à la vraie, à la grande célébrité, Paris vient de mettre la main, paraît-il, sur une voix de ténor complète, splendide; de celles qui font événement et époque, assure-t-on. Le phénomène en question est M. Escalais, très remarqué aux derniers concours du Conservatoire dont il est lauréat. L'organe est merveilleux, disent les journaux; timbre éclat, volume, étendue, qualité, sympathique, douceur, vigueur, tout est là. C'est un instrument propre essentiellement au drame lyrique, qui s'empare de l'auditeur et le remue profondément. Les qualités naïves sont à l'infini, écrivent les critiques, et elles sont appuyées d'études fortes, bien dirigées.

Bref, M. Vauroobel, le directeur de l'Opéra, s'est montré ornithologiste habile et heureux; il a mis la main sur le merle blanc cherché. Seulement il paraît que ce merle blanc-là manque de séduction dans la forme. Le plumage ne répond pas au ramage. On assure que M. Escalais, tout petit de taille, est d'une grande laideur. Mais qu'importe? le public parisien, composé des meilleurs éléments du monde entier, ne s'arrête point à ces bagatelles de la porte. Il s'inquiète médiocrement du visage de l'artiste, pourvu que celui-ci ait des accents qui émeuvent, cette flamme du talent qui se communique à l'auditeur et le réchauffe.

Et puis le talent n'a-t-il pas sa puissance certaine de transformation, de transfiguration? Duprez était, à parler vrai, un type de laideur très réussi, et je ne sais quoi de centralnit, de lourd, de vulgaire même frappait dans sa personne, chaque fois qu'il entrait en scène.

Mais comme cette première impression s'en allait vite, comme la métamorphose s'opérait, se poursuivait, s'achevait à mesure qu'il marchait en triomphateur dans le drame lyrique! Comme ces traits s'illuminaient, pétillaient; comme le génie du chant y éclatait en radieuses flambées et les rendait éloquents, beaux!

Au 5ème acte des *Huguenots*, par exemple, et pour ne rappeler qu'un souvenir, l'expression de ce visage se faisait splendide, toute une auréole l'éclairait; l'inspiration corrigeait la nature, et cette tête, reflétant toutes les sensations du drame, avait assez sa part dans la conquête du public.

Donc les deux vantages physiques de M. Escalais n'ont rien de menaçant devant le parterre de Paris; s'il a réellement la valeur artistique qu'on lui prête, ils n'amoindriront pas son triomphe; le talent est une auréole qui donne la beauté qu'il remplace.

Les ténors ne font de plus en plus rares; à cette heure, à part M. Escalais, je ne sache pas qu'on en cite un qui soit complet, sous le double rapport de l'art et de la voix.

En cela la première moitié de ce siècle a été infiniment plus gâtée que la seconde. Nous n'avons plus guère que les miettes, que la petite, très petite monnaie de cette splendide période. La table est desservie; c'est à peine si nous en avons ramassé quelques restes.

L'un de ceux qui appartiennent à cette époque où l'art du chant était bien véritablement à son périhélie, vient encore de disparaître.

Il fit partie de cette incomparable pléiade où rayonnaient les Nourrit, les Duprez, les Levasseur, les Falcon, les Damoreau, les Eubin, les Lablache, les Tamburini, les Malibran, les Sontag, les Grisi, les Persiani; je veux parler de Mario, mort ces jours derniers à Rome.

Peu d'artistes eûrent autant d'éblouissement que celui-là; durant bien des années, en France, en Italie, en Angleterre, il fut comme l'objet d'un culte.

L'homme charmait, l'artiste fanatisait. Son début dans *Robert le Diable* (1838), à l'Opéra de Paris, souleva des enthousiasmes indicibles; et pourtant Duprez était là, avec toute sa magie, Duprez était là, électrisant la foule partout où il se présentait. Il fallait se mettre divinité pour rester en combat; et cette témérité, et bientôt il devint une idole à côté de la grande idole.

Et quel coup il jouait en abordant du premier bond la plus grande scène du monde. Il appartenait à une famille turinoise du plus haut rang, et était marquis de Candia. Or s'il échouait à la scène, non seulement cette famille-ci l'abandonnait, mais il serait abandonné aussi de cette société aristocratique, qui, imbue de vieux et sots préjugés, ne lui pardonnerait pas le défi qu'il lui avait jeté, et se servirait contre lui de son luxuriée comme d'une rédhibitoire arme, la plus cruelle de toutes celle-là.

Le marquis de Candia ne recula pas devant ces conséquences possibles. Convaincu de sa valeur il alla au combat; et l'artiste, prenant le nom de Mario, nom aussi doux que son visage et sa voix, l'artiste accepta vaillamment la lutte et vaillamment aussi il vainquit.

Et, issue rare, il eût l'heureuse fortune de vaincre du même coup ces préjugés dont il aurait été écrasé, si la chute eût suivi sa périlleuse tentative. Les salons aristocratiques firent comme le fouriqu'il avait acclamé l'organe prestigieux, le chanteur captivant, entraînant, ils rappelèrent à eux l'homme au moment dédaigné, et le marquis de Candia et Mario gardèrent le rang le plus élevé.

Ces triomphes de l'Opéra se continuèrent, s'accentuèrent encore davantage au Théâtre Italien, où Mario recueillit la formidable succession artistique de Rubini, cette voix sans pareille, ce chanteur dont les accents faisaient ruisseler les larmes.

Mario demeura grand à côté du souvenir de ce merveilleux prédécesseur, de cet enchanteur, qui avait en l'énergie rare de quitter le théâtre, alors qu'il opérait encore des miracles d'exécution.

Je ne veux pas repasser ici ce colossal répertoire traversé par Mario depuis *Tancrède* jusqu'au *Trovatore*. L'espace destiné à ce Bulletin n'y suffirait pas. J'ai voulu seulement rendre un dernier hommage à ce splendide talent, dont j'ai gardé de si délicieux souvenirs et dont le monde artistique porte en ce moment le deuil.

J'ai voulu rappeler que rarement la nature façonnera un pareil sujet. Elle lui avait prodigué les dons.

C'était un physique dont la distinction et la beauté impressionnaient tout d'abord; c'était une voix fraîche, charmeresse et puissante, qui ravissait dans les vocalises comme dans les scènes de force; c'était l'art parvenu à de superbes hauteurs. Il avait transporté sur la scène les grandes manières marées au grand talent; union trop rare dans ces régions-là.

On dirait que le temps de ces lumineuses organisations est passé; oh donc en est le reflet aujourd'hui? Où donc l'artiste qui rappelle l'une des étoiles de la pléiade dont je viens entretenais tout à l'heure? Le nature épuisée peut-elle à produire de telles individualités? Peut-être, pour rappeler Alfred de Musset, peut-être est-elle

Lasse d'être mère,
Et le sein tout meurtri d'avoir tant allaité,
Elle fait son repos de sa stérilité.

Le fait est que l'heure actuelle est bien pauvre en ce genre. Le plupart du temps, ce ne sont que de colossales vanités logées chez des nains.

Ceux qui, au début de Mario, lui reprochèrent de descendre et de porter atteinte à son nom, ne sont pas jugé qu'ils s'étaient lourdement trompés. En effet s'était un magnifique trou que faisait là Mario; il échangeait une couronne de marquis contre une couronne royale, car il allait devenir l'un des rois incontestés de l'art, et cela, au lieu, même où l'art doit dans l'une de ses plus admirables, de ses plus triomphantes manifestations.

Et roi il est resté dans le souvenir de tous. C'est pourquoi une reine, une impératrice, Victoria, s'inclinait, l'autre jour, devant ce souvenir et lui adressait son hommage et une couronne. Grand exemple donné par un grand esprit. Mario était né en 1808, et il chante presque jusqu'au dernier moment.

Cédant encore aux tentations que lui rappelait son prestigieux passé, il ne pouvait se détacher de cet art auquel il avait dû tant de ravissements, dans lequel il avait marché, en conquérant, sous Or'el, sa femme dépaie. Ces telles chanson'ed'Ed des beaux jours semblaient parfois reprendre pouvoir sur lui leur vif éclat; et les voyant rayonner, il s'abusait encore. Les illusions ne pouvaient s'envoler entière; il en resta toujours comme un battement d'ailes dont la musique le ponctuait toujours!

Oui, vieux déjà, il chante—et souvent, pour tentes de salons particulièrement ceux

fortune dévoulé;—il chanta tant que survécurent quelques sons de cet opulent instrument. Seulement le cœur ne serait parfois en l'écoutant; s'était à peine si quelque lueur repassinant de ce de la pour rappeler l'autre étoiné. Jamais je n'oublierai l'impression douloureuse qu'il causa la dernière fois qu'il chanta ici même la romance de *Marthe*, dans Pan des concerts de Carlotta Patti.

Cela était poignant; on était dit que le grand artiste assistait à son propre funérailles. Son visage, déjà bien ravagé, indiquait fréquemment qu'il comprenait que tout était bien fini, et qu'il fallait faire un dernier adieu à ces plus chères amours.

Il y a dans l'artiste au théâtre un charme qu'on ne saurait bien définir, qui tient à la personne même, qui reste en dehors de son talent, qui s'affirme encore, même aux heures de défaillance de ce talent. Désespérant de mieux analyser ce charme étrange on l'a appelé "le *je ne sais quoi*." Eh bien, ce je ne sais quoi, qu'on ne retrouve plus que bien rarement, Mario le possédait à un suprême degré; c'est pourquoi si longtemps il se survécut à lui même pour ainsi-dire.

Dans ce pays, qu'on me pardonnera d'évoquer, je retrouve également un trait aussi presque perdu aujourd'hui: l'amour du théâtre chez notre public. Il était autrefois inestimable sous ce rapport; il en avait le sublime, qu'on ne passe le mot.

C'est le fait inverse qui se manifeste maintenant. On déplore les lacunes qui se produisent périodiquement dans l'exploitation de notre scène lyrique française; on en attend la réouverture avec une impatience morbide. A en juger par cette fièvre on serait tenté de penser que les dieux ne suffiront jamais aux demandes des abonnés. Point.

A peine est-on certain de la réouverture que l'empressement subit une baisse brusque, brutale; et cette froideur, cette demi-abstention crée au directeur, amos cœ pour se lancer en semblable aventure, des risques plus menaçants encore.

Il les accepte néanmoins, et voilà qu'à peine inauguré son théâtre est désorté. Il se trouve face à face avec banquettes vides, s'il cède à l'inévitable nécessité de répéter deux ou trois fois le même ouvrage, celui-ci fat-il signé du plus grand nom et d'une belle exécution.

C'est l'histoire du moment. Nous entons à peine dans le second mois et, depuis quinze jours tout au moins, c'est une série de pitoyables recettes. Faites-en le compte vous verrez que le directeur y réalise à peine la moitié du budget que, dans sa confiance persévérante, il a accepté une seconde fois, malgré l'onéreux désappointement d'une première exploitation.

Cette désertion a-t-elle pour cause l'insuffisance de la troupe? Non. S'il est là des sujets dont la présence est regrettable, l'ensemble est très satisfaisant pour les ressources fort limitées de notre ville.

Si la cause du mal gisait dans l'impuissance de tel ou tel personnel, je le déplorerais sans nul doute, mais enfin il y verrais un remède dans le renouvellement de ce personnel. J'attribue, pour ma part, cette indifférence relative à un motif infiniment plus grave. Le public de la Nouvelle-Orléans est blasé sur le répertoire.

Or comment faire cesser cette prédisposition funeste entre toutes? Où en est le remède, actuellement du moins?

Tout indique que ce répertoire ne s'enrichira guère de sitôt. Meyerbeer, Rossini, Halévy, Donizetti, Auber sont morts, et quelle que soit la valeur des Verdi, des Thomas, des Gounod, elle ne remplace pas ces maîtres disparus.

En attendant que les modernes, que les jeunes égalent ces souverains de l'art, il faut, à peu d'exceptions près, vivre du passé, surtout quand un parterre, comme le nôtre par exemple, repousse l'opéra-comique auquel il reste encore de brillants pourvoyeurs.

Là est la véritable cause du marasme dont se meurt notre scène française; là le motif permanent, et s'aggravant chaque année, d'un délaissement dont l'effet est la ruine de ceux qui le croient passagère seulement. Notre public ne se ne nouvelant guère, il est probable que ce triste état de choses se prolongera jusqu'à ce que le grand répertoire soit largement renouvelé, ou que les exigences diminuent.

La population de la Nouvelle-Orléans ne saurait être citée pour sa richesse, cela est vrai; on ne pourrait pas dire de nous ce qui se répète souvent à propos d'un certain quartier de New York, qu'il faut y être riche pour ne pas se faire remarquer, je le concède. Mais enfin nous avons encore conservé assez de séquinces pour nous donner le superflu—que je dirai nécessaire—d'un Opéra.

Un peu de bonne volonté, un peu de courage à la poche, suffiraient de la part de ceux qui ont vraiment le goût de la musique, et qui, même en présence d'un répertoire forcément immuable, ou à peu près, sentent qu'il importe de ne pas rompre avec cette bonne et douce tradition d'une troupe lyrique régulière à la Nouvelle-Orléans.

Quant à ceux—et il en est, vous le savez—pour qui la loge de théâtre est souvent un lieu où l'on se réunit afin de ne point écouter la musique, que leur font et le répertoire et le chant des artistes qui ne servent plus que de bases à leur conversation qu'ils soucrivent quand même afin de se continuer le salon qu'ils tiennent en deçà de la rampe, et malgré tout nous ne serons pas dépossédés d'un de nos meilleurs biens.

La musique, on l'a dit et ressassé, exerce une douce et bienfaisante influence; cela est indiscutable; conservez-nous la donc par des contributions qui comptent à peine dans votre budget, Et si vous doutiez du pouvoir de cette musique, dont je plaide ici la cause, laissez-moi vous relater un fait tout récent.

Ces jours derniers, Mme Clara Kellogg, visitant un pénitencier de je ne sais plus quelle ville de l'Est, et la l'excellente artiste, sollicitée par les prisonniers, leur chantait de sa plus douce voix: *Home, Sweet Home*. Eh bien savez-vous quel a été le résultat de cette visite en musique? Le soir, sept de ces gaillards, attendris et rêvant du *home sweet home*, trouvaient moyen de déguerpir Puissance de la musique.

Il est vrai que vous ne lui demanderiez pas trop fréquemment pour effet de rendre de tels ornements à la société.

Le thème manque cette semaine pour les variations de la critique musicale. En effet j'ai en l'occasion de vous parler déjà de tous les ouvrages qui ont été exécutés; et il n'y a en à l'Opéra que la reprise d'une œuvre qui n'appartient pas au grand genre, et tient le milieu entre l'opéra-comique et l'opéra, *La Traviata*.

Non point que je veuille tenter d'amoindrir la valeur de cette partition. Je la tiens, au contraire, pour œuvre d'artiste et de très grand ordre. Il y a là des pages ravissantes; les brillantes de grâce et d'entrain, la débordantes de poésie et de cœur.

Je ne saurais compter le nombre de fois que j'ai entendu l'ouvrage dont le pitoyable libretto—on s'étayait sur la personne littéraire d'Alexandre Dumas fils—a été si chaudement traité par Verdi. Et cependant, toujours en écoutant, par exemple, le duo du quatrième acte: *Loin de l'arie rêve, tendre amie! "Parigi, o cara, noi lasceremo!"* j'en trouve la pensée plus fraîche, plus délicieuse, plus réjouissante.

Verdi, cette nature sensitive, nerveuse entre toutes, Verdi a immanquablement vécu ce qu'il a écrit là. Des larmes sont certainement tombées sur son cilvier, quand lui est venue cette délicieuse inspiration; rosée de larmes qui un instant fait revivre Marguerite. Marguerite débaptisée pour le nom de Violette, presqu'aussi ridicule et démodé, d'ailleurs, que celui de d'Orbel. O *adaptateurs*, à bande noire modernes!

Je me plais à le répéter, cette reprise de *La Traviata* a été heureuse à Mlle Jouanny. Ce n'est point un jeu que ce rôle de Violette. Il est, pour ainsi dire, en partie double; on y retrouve les violences de Verdi, et aussi des notes périlleuses de vocalises antiquement malaisé à rénssir. Le finale du premier acte est pour la chanteuse une accumulation d'efforts divers, de vigueur et de grâce, d'énergie et d'amoury, de tête et de poumission, qu'il est fort difficile de chanter et de dire avec l'expression propre et la légèreté voulue. Ces deux éléments ont été surmontés avec art par Mlle Jouanny.

Elle en a d'autant plus de mérite qu'elle a des résistances organiques à vaincre; qu'il lui faut taxer et surtaxer une voix dont la partie aiguë demande les ménagements les mieux entendus. Elle a généralement eu raison de ses obstacles; et j'ai remarqué, ce soir là, la sureté et l'aisance des attaques. Arrivée à la limite extrême de sa voix, elle ne se hasardait pas à des tenues dangereuses; mais l'intonation était là, et non seulement la note cherchée était presque toujours atteinte, mais encore elle la prenait de la manière dont elle doit être prise, dans le sentiment juste.

Mlle Jouanny ne fait point abus de vocalises, ce qu'elle tente est presque toujours réussi; l'autre soir, elle se dépassait elle-même dans cette délicieuse. Avec ce finale qui lui fait le plus grand honneur, je dois citer la façon dont elle détaille ces deux dans du second acte et du quatrième. Il y a en là des accents qui indignent au sens musical des plus développés, une entente de la situation dramatique que ne traduit complètement qu'incomplètement en physionomie un peu trop en repos.

On doit souvent dire à Mlle Jouanny qu'elle est une artiste; elle a, dans *La Traviata*, donné raison au fait de plus à ce jugement. Elle chante selon les meilleures règles de l'art; il y a chez elle absence de charlatanisme; elle ne fait point ce que j'appellerai de l'opportunisme dans le chant; elle ne le surcharge pas d'effets de mauvais goût pour obtenir par surprise de ces bravos qui n'ont rien de flatteur pour un sujet sérieux. Si j'avais jamais à lui chercher querelle, ce serait peut-être à propos de l'émission. Attendons.

J'ai déjà dit l'impression que m'a laissée M. Lestellier dans le rôle d'Alfred Germont (quel nom substitué à celui d'Armand Duval!); je n'ai donc pas à y revenir.

Je lui dois néanmoins et je le dois à moi-même d'écrire que dans ce cadre, un peu étroit pour lui peut-être, il a trouvé des occasions nombreuses de mettre en lumière les qualités si précieuses et bien appréciées de sa charmante voix. Rappelez-vous le finale du premier acte; le morceau qui ouvre le deuxième, le finale du troisième et le duo du quatrième.

Je redis mes félicitations à M. Maugé; beaucoup d'expression et de chaleur dans ses deux romances. Il a le grand mérite de s'absorber dans chacun de ses rôles et de tenter toujours d'être le *personnage* qui lui est confié. Le choeur est moins commune qu'on ne le supposerait, à la rampe. Que de sujets ne se dégagent jamais de leur personnalité et restent insipidement eux-mêmes, sans cesse et partout.

Demain la parole revient à Meyerbeer; reprise du *Prophète*, cette œuvre, aux proportions si vastes, et qui semblait être la création caressée du créateur de tant de pages splendides.

Cette partition n'a point été chantée ici depuis tantôt neuf ans; car nous ne comptons pas la malheureuse tentative de la saison dernière, le troisième acte, donné avec des coupures qu'aurait jalousées même le plus impitoyable des impresarii vivisecteurs d'une troupe italienne.

Et puisque je rappelle ce troisième acte, disloqué à l'occasion du bénéfice de M. Tournié, restitions un fait. Le bruit a couru ici—bruit auquel je n'ai jamais prêté l'oreille—que M. Tournié avait subi un échec complet à Nantes; qu'il y avait été même l'objet d'une réception des plus désobligeantes. La valeur de M. Tournié est trop réelle pour que ce rapport ne fût pas inexact. Il l'est en effet. Voici ce que *Le Phare de la Loire*, journal nantais, dit de cette prétendue chute dans *Les Huguenots*:

"M. Tournié s'y est montré presque aussi jeune et tout aussi élégant qu'à l'âge d'or de ses débuts sur notre scène, quoique huit années se soient écoulées depuis cette époque. Il a dit avec cette grâce un peu maniérée que nous lui reprochions dans *Robert* mais qui lui siet mieux dans *Raoul*, la fameuse romance du premier acte, ce cadre-cou musical des ténors inexpérimentés, qui n'a été qu'un simple jeu pour lui. Charmant et chevaleresque dans son duo du second acte avec la reine Marguerite, il a acquivé avec une rare habileté la note dangereuse du septuor du duel du 3e acte. Mais là où il s'est montré incomparablement supérieur comme chanteur et comme comédien, c'est dans son duo avec Valentine. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'exprimer la passion, la tendresse, l'héroïsme du sacrifice avec plus de nuances et de contrastes, en gardant toujours une certaine mesure et en restant pleinement maître de ses effets et de sa voix. Aussi M. Tournié a-t-il emporté tous les suffrages et un double rappel pleinement mérité, après cet acte, ici a montré qu'il était devant un public digne de l'apprécier et qui ne peut que regretter de ne plus pouvoir l'entendre."

Cette rectification était due à un artiste, artiste véritable, dont le passage ici a laissé une trace brillante. Je lui souhaite de tomber souvent ainsi. On se relève de ces chutes là.

—J'ai eu l'occasion de revoir Mlle Clara Morris dans *La Dame aux Camélias*, dérangée par je ne sais qui. Cet ouvrage n'a fait que me raffermir dans l'opinion, bonne ou mauvaise, que je l'exprimais ici dimanche dernier.

Presque d'un bout à l'autre de ces cinq actes, elle s'est écartée, comme systématiquement, du personnage, non pas créé, mais dessiné à la plume, d'après nature (Marie Duplessis), par Alexandre Dumas fils. A part quelques traits bien marchés au troisième acte, dans l'entrevue avec le père d'Armand, la nature est résolument mise de côté; elle est remplacée par ne sais quelles columinures; l'actrice, en un mot, fausse et dit faux ce rôle d'un effet si profond, si indiqué et si facile, ajouterai-je, pour un tempérament artistique.

Mlle Clara Morris n'a évidemment jamais connu le milieu qui fût celui de la dame aux camélias; elle ne l'a point étudié; elle paraît mal comprendre ce type spécialement parisien; un papillon aux ailes rutilantes et que la moindre lourdeur de main dépare de sa poudre d'or.

Elle y manque d'abord d'élégance; pas une seule toilette qu'eût acceptée Marie Duplessis; absence absolue de cette coquetterie suprême, calme, câlinc, félinc, capitieuse, dont cette fée de volupté enveloppait, grisait tous ceux qui se risquaient à elle, et qui, pour avoir beaucoup bu, se croyaient de force à porter ce vin-là.

Au lieu de laisser voir dans ses premières scènes avec Armand—une éclosion de passion) la souveraine habitude à trôner impunément dans son demi-monde; au lieu de laisser éclater les derniers élans de la courtisane qui, tout à l'heure, sera prise d'amour, d'amour vrai, s'y purifiera, Mlle Morris ne tient pas compte de ce contraste voulu; elle n'observe aucune gradation, elle ne pause point par la gamme des nuances de l'âme.

D'un bond, sans le moindre ménagement, elle tient toute cette première phase de rôle en ingénue; cela est assez si fade, aussi inodore, aussi maniéré qu'en dehors de la vérité. Elle transforme son être aussi vite qu'on descert la table où tout à l'heure elle riait et chantait entre deux quintes.

On dirait que par ce manque, cette ingénuité attardée, la comédienne cherche à dissimuler l'irréparable page de l'âge dont les effets se montrent en elle. Et alors, pour rétrograder vers la première jeunesse, elle se lyre à des intonations enfantines, à une mimique dont la candeur est inadmissible chez Marguerite, même régénérée par un nouvel et dernier amant.

Des effets arrêtés, revenant avec la régularité d'une manœuvre militaire; des expédients sonnus, des ficelles enfin à foison; mais l'accent qui touche, mais les yeux humides de la voix vibrante, émue, qui force les larmes, où sont-ils donc? Je les cherche et ne les trouve pas. En l'écoutant, en la regardant, on demeure l'œil sec, aussi froid qu'elle paraît être elle même, quand elle exécute ses manœuvres théâtrales.

Je vois bien là des nerfs en agitation, des excès de cris et de gestes, mais de la sensibilité, non pas. Un amour tel que celui de Marguerite Gautier est si envahissant qu'il rencontre inévitablement de ces intonations, de ces explosions qui semblent être étrangères à l'artiste américaine.

Eu scène elle est absorbante; on sent qu'elle a tout calculé, tout discipliné afin que tous les effets du drame, si effets il y a, soient à elle.

Pour me servir d'une expression familière, elle tire la couverture de son côté, et cependant elle ne paraît pas y puiser de la vraie chaleur. Sa chaleur n'est que factice. Ce monopole ne lui sert de rien, ou à peu près.

Au dernier acte, à ce tableau d'intérieur si finement tracé, où tout doit être d'une simplicité, d'une naïveté poignante, les touches de Mlle Clara Morris sont beaucoup trop accentuées. Elles s'éloignent manifestement de la conception de l'écrivain; l'actrice tourne court et verse dans le mélodrame vulgaire, le badigeon.

Cette scène du miroir, telle que la comprend Mlle Clara Morris, tombe dans le domaine commun, le banal. Combien je préfère à cette chute vulgaire sur le plancher, le mouvement simple, navrant et vrai surtout de la malade, qui, au premier regard risqué sur cette glace, se détourne mélancoliquement, rejette le miroir et mêle un sanglot déchirant aux larmes qui coulent sur ses pauvres joues d'agonisante, qui lui sont montées du cœur aux yeux, en entrevoyant dans les profondeurs de ce miroir un jeunesse et un beauté parties. Dernières larmes causées par le bonheur perdu, et par cette ce quetterie aussi qui survivra jusqu'à la minute suprême chez une femme comme elle; coquetterie dont on ne retrouve pas même trace chez cette femme qu'il a pis à Mlle Clara Morris de lui substituer.

Je le dis sans parti pris, avec une conviction entière, il serait malaisé de faire moins ressemblant; malaisé de trouver moins d'effets sérieux dans un drame qui en offre tant. La découverte lui même est manqué, quoique préparé de longue main. Le mort ne s'est pas ainsi les yeux; avant qu'ils se ferment, on pistol, avant qu'on les ferme, il y a même dans leur immobilité, leur âxité, fin reste de lueur vague, étrange, sinistre parfois, laissée sciemment du côté par Mlle Clara Morris. Ici il y a inexactitude dans le réalisme.

Son procédé est infiniment plus commode; les peuplires s'abusent, et tout est dit.

Je termine en m'écriant, n'en déplaise aux fanatiques de la comédienne américaine, qu'il même, dans ses troupes régulières françaises, nous avons possédé des sujets infiniment supérieurs, sous tous les rapports, Mlle Clara Morris; et je cite hardiment, en première ligne, Mlle Miller.

J'aurais voulu m'occuper aujourd'hui de M. Louis Bruneau, statuaire distingué et plusieurs fois médaillé en France, élève de l'Ecole Nationale et Spéciale des Beaux-Arts; mais le temps ne m'en est pas laissé. Dans le prochain Bulletin je parlerai des œuvres et des projets de cet artiste de marque, maintenant à la Nouvelle-Orléans.

Ce soir *La Traviata*; demain reprise du *Prophète*.

Le Flaneur Gaboriau.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 15 décembre 1883

Thermomètre de O. Duraine, Opticien.

	Fahrenheit.	Centigrade
6 heures du matin	39	4
Midi	46	8
3 P. M.	46	8
6 P. M.	46	8

Samedi, 15 décembre 1883, 3 p.m.

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes

Atlanta	34	Louisville, Ky	30
Augusta, Ga	46	Memphis, Tenn	37
Galveston, Tex	—	Mobile, Ala	43
Cairo, Ill	35	Montgomery, Ala	39
Chattanooga, Tenn	33	Nashville, Tenn	34
Cincinnati, O	29	New Orleans, La	46
Davenport, Iowa	23	Omaha, Neb	26
Dubuque, Iowa	19	Pittsburgh, Pa	29
Galveston, Texas	45	Savannah, Ga	44
Helena, M. T.	47	Shreveport, La	43
Keokuk, Iowa	20	St-Louis, Mo	27
Key West, Fla	66	St-Paul, Minn	15
La Crosse, Wis	19	Vicksburg, Miss	45
Leavenworth, Kan	40	Yankton, D. T.	26

Moyenne des cent et quelques de l'étage (sous les plus bassas).

Augusta	5.06	Nashville, Tenn	10.02
Cairo, Ill	16.08	New Orleans	7.04
Chattanooga, O	11.07	Omaha, Neb	4.07
Davenport, I	2.69	Pittsburgh, Pa	3.06
Keokuk, Iowa	3.61	Shreveport, La	11.10
La Crosse, Wis	1.97	St-Louis, Mo	9.02
Leavenworth, Ks	5.02	St-Paul, Minn	[illegible]
Louisville, Ky	5.10	Vicksburg, Miss	23.10
Memphis, Tenn	11.11	Yankton	1.04

(Au-dessous du niveau des hautes eaux de 1874 1883

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS.

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

John R. Hollinger à Mlle Magdelena C. Getter
Charles H. Wilson à Mlle Joséphine Montgraves.
Ira McKinnie à Mlle Marie Dotes.

Naissances.

Mme M. R. Waggaman, une fille, 27 nov.
Mme J. H. Dahlin, une fille, 14 octobre.
Mme John Martinez, une fille, 7 décembre.
Mme Richard H. Coles, un garçon, 7 déc.
Mme B. G. Hopkins, une fille 9 nov.
Mme Michael J. Murphy, un garçon, 5 déc.
Mme P. Zollinger, un garçon, 2 déc.
Mme Marcel Pizzamiglio, une fille, 25 octobre.
Mme J. F. Albert, une fille, 26 octobre.

Décès.

Mary Bryerly, 7 ans, 462 rue Burgundy.
Mlle Julia Torian, 27 ans, 126 rue St Charles.
Louis V. Villier, 21 ans, 363 rue Orleans.
Mme Maggie A. Murphy, 23 ans, ente Franklin et Tonnelier.
Mme Marie Thelhasa, 79 ans, Promenade Carondelet et Touti.
Marie Mettler, 27 ans, Tunnel.
Ida Thomas, 30 ans, Algers.
Ida T. Dahlin, 2 mois, 15 rue Bulerge.
Mme Veuve Therese Louis, 92 ans, Asile des Petites Soeurs des Pauvres.
Mme Veuve Mary Dunn, 71 ans, Asile des Petites Soeurs des Pauvres.
Ménard Cain, 74 ans, 58 rue Priseur.
Pierre Louis Revon, 64 ans, 196 Chartres
Amelie Enguenaur, 3 ans, 276 St Philippe.
Joseph B. Long, 2 ans, 61 Marigny.
Joseph Aspbaud, 56 jours, 7 rue Algers.
John Warske, 50 ans, 67 rue Milne.
Mme Elizabeth Harning Westermeier, 49 ans, 258 rue Constance.
Martha Todd, 3 mois, 480 N Dorbigny.

Cour du recorder Ford. — J. A. Markey, convaincu de bataille et de bris de paix, a été condamné à $25 d'amende ou trente jours de geôle de police. Sur le chef de voies de fait, il a donné un cautionnement de $250 en attendant l'interrogatoire.

Frank Ramarer a été envoyé à la cour criminelle de district, pour port d'armes cachées. Cautionnement de $250.

E. J. Lawless, accusé de menaces et d'attaque à main armée, a fourni un cautionnement de $750 en attendant l'instruction préliminaire.

Arthur Johnson, convaincu d'ivresse et de tapage, a été condamné à $20 d'amende ou trente jours de geôle de police.

Le drame du septième ward —L'interrogatoire de MM. John et Robert Brewster et Houston aura lieu lundi—demain—à midi, à la cour du recorder Ford.

Des accusations ont été formulées contre MM. E. Kennedy, Thos Buckley, E. H. McCaleb, A. E. Accolo et Donovan. Ils sont prévenus de meurtre.

M. E. H. McCaleb s'est adressé hier à la cour suprême pour obtenir un "writ d'habeas corpus." Après avoir entendu des dépositions, qui établissent qu'il n'était pas près du "poll" du septième ward lors de la rixe où MM. Fortier, Masson et Renaud ont été tués—les plaidoiries ont commencé, et ce sont terminées le soir.

A 7 heures l'avocat-général n'ayant pas de témoins pour contredire les dépositions de M. McCaleb, les magistrats ont ordonné que M. McCaleb fût relâché sous un cautionnement de $10,000; cautionnement qui a été fourni immédiatement par MM. U. Marimont, J. J. Reiss et Angelo Scosia.

Marie Antoinette au magasin de M. Holmes—Tous les regards s'arrêtent sur un des objets les plus gracieux de la montre du magasin de Holmes, rue du Canal: une magnifique poupée sous les traits et la toilette de la reine Marie Antoinette. C'est un bon goût et à l'habileté de Mme Sophie (53 rue Pétit, entre Royale et Dauphine, troisième district.

Vins et Liqueurs—Une des maisons de commerce les plus anciennes et les plus avantageusement connues aux Etats-Unis, la maison John Osborn Son & Co., fondée en 1833, à Oporto et établie aujourd'hui dans la grande métropole américaine, New York vient de se créer à la Nouvelle-Orléans une agence qu'elle a confiée à un homme digne à tous égards de son honneur, M. Leonard Sewell. En effet, personne mieux que M. Sewell qui a de vastes connaissances commerciales joint une longue et précieuse expérience, ne saurait répondre sur notre marché comme il convient, les excellents vins et liqueurs de l'importante maison en question. M. Sewell a du domicile ici il y a plus de quarante ans; on le sait par fait connaisseur en vins et en spiritueux et sa loyauté est devenue proverbiale.

Les prix modérés bien plaisants à ceux sur les quels nous engageons les amateurs à jeter les yeux. Ils y trouveront d'utiles renseignements et s'hésiteront peut-être pas à nouer immédiatement des relations avec la maison Osborn directement ou avec son agent. Nous nous laissons dire que les messieurs Osborn ont vendu plus de soixante mille pipères de Piper Heidsieck aux Etats-Unis, du 1er janvier au 1er octobre 1883; voilà des chiffres qui ne sont pas sans éloquence.

Une jolie paire de bottes Fauché pour la Noël, en vente à l'Etoile Rouge.

M. Damiens, cein Royale et Toulouse, annonce respectueusement à ses clientes de la ville et de la campagne que le magasin sera ouvert le dimanche de 8 heures du matin à 2 heures du soir, le lundi, jusqu'après les fêtes de Noël et jour en l'An.

Fruits de Opitz—A l'occasion de la Noël et du Premier de l'An, MM. Frantz & Opitz viennent de recevoir un fort bel assortiment de bijoux et d'objets d'étrennes qui seront vendus à des heures les plus modestes. Parmi ces articles il n'en distinguerai qu'un pour mémoire: ce sont les gâteaux les plus variés, notamment: Des mentons de ce et en sucre, des chaînes de montres, des pendules, des épingles d'acier, des bouteilles d'encre, des bagues. Le magasin de MM. Frantz & Opitz est de ceux qui acquièrent chaque jour de l'importance: aussi ne craint-il pas la concurrence des plus grands magasins d'ici.

Maison Dugovet.—M. A. Dugovet annonce qu'il vient de faire l'acquisition de la maison de France, au coin de la rue Canal et Carondelet, et qu'il va y transférer ses affaires commerciales de sa maison. Mme E. Dupont, la première, continuera à la diriger.

Charbon.—On verra aux annonces que MM. R. D. Wood & Frères viennent de recevoir 300,000 barils de charbon de Pittsburg, qu'ils vendent aux toutes quantités et au prix le plus réduit du marché.

MM. W. G. Coyle & Cie.—On ne saurait trop recommander de chaleur plus avantageuse, tant pour ceux qui achètent, qui dépensent d'argent tout le même commerce. Non seulement les chaudeaux que vendent MM. Coyle & Cie, sont ils de première qualité, mais leurs prix sont les plus modiques du marché.

150 douzaines bottes dorées, pour enfants, à l'Etoile Rouge.

Il y a longtemps que nous n'avons entendu parler des Granges de l'Ouest qui, pendant plusieurs années, ont joué un si grand rôle, et faillit exercer une puissante influence sur la politique des Etats-Unis. Elles viennent de se réunir en Convention annuelle, dans plusieurs Etats.

Dans le Wisconsin, il y a 135 Granges, comptant, en tout 4,000 membres. Le bureau d'assurances sur la vie, de l'Association, a distribué, en 1883, $10,000. L'Indiana compte 240 Granges et 6,000 *Grangers* qui, tous, de concert, se consacrent aux améliorations de l'agriculture.

La Grange d'Etat du Michigan s'est ensemblée le 11 décembre à Lansing. 150 délégués y étaient rendus à la Convention.

Enfin celle de la Pennsylvanie vient d'ouvrir sa Convention, à Harrisburg. L'assemblée est fort nombreuse. De graves questions doivent y être agitées.

Une belle petite entre chez un coiffeur du faubourg Montmartre.

—Combien ce chignon? demande-t-elle.

—Soixante franc